

## Buea, métropole Anglophone au cœur de la « crise anglophone » : tentative de description d'un foyer linguistique en (re) construction

*Buea, an English-Speaking Metropolis at the Heart of the "Anglophone Crisis": an Attempt to Describe a Linguistic Hotbed in (re) construction*

**RESUMÉ:** Un essai de représentation de l'espace social de Buéa, une métropole camerounaise située en zone anglophone et en proie à une crise sociopolitique dite « anglophone », fait l'objet de cette étude. Celle-ci repose sur la vérification du précepte selon lequel l'État est un monstre glottophage qui décide du destin des langues sur son terroir. Pourtant, l'exemple de Buéa se révèle être un cas atypique où c'est plutôt le pidgin-english, une langue batârdisée, vilipendée et même traquée par l'État qui dame le pion aux langues officielles (le français et l'anglais) d'origines étrangères qui bénéficient pourtant de toutes sortes de faveurs et de prestiges octroyés par l'État. L'étude montre également que le contexte linguistique actuel de Buea évolue constamment, favorisant, comme c'est du reste le cas avec les autres langues endogènes, la régression du bakweri, langue des autochtones et occupants premiers de cette ville. Heureusement que le pidgin-english, langue de ralliement, de décolonisation linguistique et d'intégration est là pour laver cet affront subi par les langues identitaires. Elle va même jusqu'à assumer la fonction de « langue tampon » entre le français et l'anglais à Buéa, car apaisant les tensions nées de l'exécration des locuteurs anglophones envers le français au début de la « crise anglophone » au Cameroun. Pour ces raisons et bien d'autres encore, le pidgin-english tout comme sa jumelle hybride le Mboa (camfrançais) en zone francophone méritent plus d'égards de la part du garant de la politique linguistique du pays.

**MOTS CLÉS:** langues, cultures, anglophone, francophone, pidgin-english.

**ABSTRACT:** A tentative of representation of the social space of Buea, a Cameroonian metropolis located in the English-speaking area and experiencing a socio-political crisis known as "anglophone crisis", is the subject of this study. This is based on the verification of the precept according to which the State is a glottophagous monster which decides the fate of languages on its soil. However, the example of

Céphanie Mirabelle Gisèle Piebop

piebopg@gmail.com / gpiebop@yahoo.fr

Université de Yaoundé I, Camerun

ORCID: 0000-0002-9205-0974

Recibido: 24/06/2022

Aceptado: 13/11/2022

VERBUM ET LINGUA

NÚM. 21

ENERO / JUNIO 2023

ISSN 2007-7319

Buea turns out to be an atypical case where it is rather Pidgin-English, a language bastardized, vilified and even hunted down by the State, which gives the pawn to the official languages (English and French) of foreign origin which nevertheless benefit from all kinds of favors. The study also shows that the current linguistic context of Buea is constantly evolving, favoring, as well as other endogenous languages, the regression of the bakweri, language of the natives and first occupants of this city. Fortunately, Pidgin-English, the language of rallying, linguistic decolonization and integration, is there to wash away this affront to endogenous languages. It even goes so far as to assume the function of "buffer language" between French and English in Buea; easing the tensions created by the angry of English speakers toward French at the start of the "English crisis" in Cameroon. For these reasons and many more, Pidgin-English, like its hybrid twin, the Mboa (Camfranglais), deserves more consideration from the guarantor of the country's language policy.

**KEYWORDS:** *Languages, cultures, Anglophone, francophone, pidgin-english.*

## 1. Introduction

Le Cameroun est un pays géographiquement très fourni. Ainsi y distingue-t-on une zone sahélienne au Nord, qui se caractérise par la diminution, voire la rareté de la végétation au fur et à mesure que l'on progresse plus vers l'Adamaoua, le Nord et l'Extrême-nord. L'Ouest, quant à lui, est reconnu par ses hautes montagnes, tandis que le grand sud est singularisé par la forêt dense qui s'étend jusqu'aux abords de l'équateur au nord du Gabon, pays limitrophe. Le Cameroun est également administrativement réparti en dix régions, à savoir les régions de l'Extrême-Nord, du Nord, de l'Adamaoua, du Littoral, du Centre, de l'Est, de l'Ouest, du Sud, du Nord-ouest et du Sud-ouest. Parmi ces régions, on en compte 8 d'expression francophone et deux d'expression anglophone, à savoir celle du Nord-Ouest et précisément celle du Sud-ouest qui abrite la ville de Buéa. Ces deux régions anglophones sont animées depuis novembre 2016 par des remous socio-politiques qui, de simples revendications syndicales et professionnelles, se sont enlisés au fil du temps. Elles revêtent aujourd'hui des visages que plus d'un n'avaient pas envisagés, y compris les initiateurs officiels de

ces mouvements. La « crise anglophone », ainsi qu'on l'appelle, a à ce jour engendré de colossales pertes humaines, économiques, matérielles et d'autres natures. De fil à aiguille, cette crise impacte également la configuration linguistique de la ville de Buea, chef-lieu de la région du Sud-ouest. A cet effet on pourrait s'atteler à savoir quelles fonctions les différentes langues en contact dans cette ville assument dans le contexte insécuritaire actuel. Étant donné la psychose créée par cette crise, comment se gèrent ou se modulent les contacts linguistiques qui y ont cours ? Face à l'anglais, au pidgin-english et même au bakweri (langue identitaire des premiers occupants et identifiée dans la famille linguistique A20) qui opèrent en territoire légitime et légal, comment réagissent le français surtout, ainsi que les autres langues endogènes et exogènes ? Sont-elles, ainsi que le souhaite Calvet (2011, p. 159), assez outillées pour soutenir ce conflit interne et externe ? Pour résoudre cette problématique, les investigations prendront appui sur la méthode descriptive et contrastive (Lafage, 2004), qui consiste à repérer et à analyser les particularités rencontrées, tout en les comparant aux usages habituels. En un

mot, cette étude contribuera à davantage étayer et documenter les phénomènes qui meublent l'environnement sociolinguistique camerounais et la zone anglophone surtout, tout en proposant des pistes garantissant l'implémentation d'une meilleure politique linguistique au Cameroun. Mais avant d'en arriver là, il n'est pas inopportun de dresser au préalable une carte d'identité de cette ville de Buéa, tableau de bord de la présente étude.

## 2. Présentation de la ville de Buéa

Originellement prononcée « gbea », le toponyme Buéa désignant jadis le village et aujourd'hui la ville, a été créé par NjiaJamaLifanjie, un chasseur venant de région de Bomboko. Découvrant les terres nouvelles, il ne put s'empêcher de s'exclamer ; « Ebéeya », qui signifie en langue bakweri « lieu des événements » (*place of happenings*). Parmi les grands hommes de ce territoire, figure le célèbre chef des bakweris Chie KuvaLikenyé qui s'était particulièrement démarqué pendant la période de résistance des Bakweris aux troupes allemandes. Il est ainsi entré dans la postérité et aujourd'hui encore il demeure une légende, voire une épopée courante.

La ville de Buéa, chef-lieu de la région du Sud-Ouest, se localise exactement sur le versant Est du Mont Cameroun, avec des coordonnées altitudinales et longitudinales de 4°09' Nord et 9°14' et s'étend sur 1000m d'altitude. Elle est délimitée à l'Est par la ville de Muyuka, à l'Ouest par Idenau, à l'Est par Limbe, au Sud-ouest par Tiko et au Nord par la forêt tropicale du versant du Mont Cameroun. Buéa fut la capitale du Cameroun allemand (*Kamerun*) de 1901 à 1919, la capitale du *Southern-*

*Cameroun* de 1979 à 1961 et la capitale du Cameroun occidental jusqu'en 1972, date à laquelle Ahmadou Ahidjo abolit la fédération du Cameroun. Il est aussi à noter que l'administration coloniale allemande fut temporairement suspendue pendant la période d'éruption du Mont Cameroun allant d'avril à juin 1909.

Le recensement de 2005 évaluait sa population globale à 131 325 habitants, avec environ 90 088 vivants au centre-ville de Buéa. Mais il ne fait l'ombre d'aucun doute qu'à ce jour ces données ont été revues à baisse, ou alors sont restées statiques au meilleur des cas, étant donné les nombreux déplacements engendrés par la crise socio-sécuritaire anglophone. La surface totale de cette ville est de 870 km<sup>2</sup> et sa population initiale ou autochtone se répartit dans 4 districts et 67 villages, entre autres Liongo, Ewongo, Ekonjo, Ekande, Bulu, Bova, Bojongo, Bonakanda, Bomaka, Bolifamba (*Mile 16*), Bokwai, Boanda, Bwiyuku, Bokwango, Tole, Muea, Likombe, Dibanda (*Mile 14*), Buasa, Likoko, Wokaka, Wututu, Sasse, Mussaka, Muangai, Mevio, Maumu, Lisoka, etc.

Cette population rurale appartient au groupe ethnique dominant, à savoir le bakweri, qui porte le code A20 dans le répertoire des langues camerounaises. Par contre, au centre urbain de Buéa règne un cosmopolitisme remarquable qui décrit à merveille le slogan par lequel on désigne cette ville, à savoir : « *Buea : the legendary hospitality !!!* ». C'est ainsi qu'on retrouve des populations d'origines bigarrées représentées par plus d'une centaine d'ethnies du Cameroun et du monde entier. C'est le cas des expatriés américains, français, anglais, chinois, allemands, ghanéens, équato-gui-

néens, des Bassas, des Etons, des Bulus, des Bamilékés, des Yambassa, des Douala, des Bakoko, des ressortissants du Grand Nord peuls et chrétiens, des Ibos et autres Nigériens installés à Buéa depuis très longtemps et cultivant les ignames sur les sols volcaniques très propices à cette culture ou exerçant un commerce très florissant.

En dehors des activités culturelles et commerciales déjà évoquées, plusieurs autres raisons motivent également les migrations des personnes vers la ville de Buéa. On pourrait citer les raisons académiques, professionnelles, avec l'université de Buéa, tout comme de nombreux autres établissements privés anglo-saxons qui, malgré la situation de sécurité précaire de la ville du fait de la crise anglophone, continuent d'attirer des étudiants à la quête de savoirs, d'immersion ou d'apprentissage linguistique. Cela peut se confirmer avec le nombre important, de francophones qui préfèrent une scolarisation à travers la langue anglaise, afin de tirer bénéfice de la multitude d'opportunités qu'offre cette langue et qui n'hésitent pas à braver le contexte insécuritaire actuel de la ville de Buéa, à la conquête du savoir. La réalité est similaire avec le flux de plus en plus important d'étudiants équato-guinéens dans la ville, à la quête de l'apprentissage de l'anglais et ensuite d'une scolarisation en anglais, ceci afin de s'arrimer à la nouvelle donne politique de leur pays désormais tournée vers les prestations et les investisseurs américains. Dans ces conditions, l'usage ou l'utilisation de l'anglais deviennent un atout doré pour les citoyens équato-guinéens sur le marché de l'emploi. Les raisons professionnelles avec les affectations d'une partie à l'autre du pays ou du monde pour servir les inté-

rêts de l'État ou des particuliers privés et parapublics. On note aussi la recherche de meilleures opportunités d'affaire, la recherche du bien-être, le tourisme, le loisir, la recherche des surfaces cultivables découlant de l'éruption de Mont Cameroun et de la clémence de climat, etc. Autant de raisons et bien plus qui drainent les migrants vers la ville de Buéa, certes des *backgrounds* linguistiques différents mais qui se doivent d'interagir les uns avec les autres.

La ville de Buéa est l'une des deux régions anglophones du Cameroun aux côtés de la région du Nord-ouest. Elle est composée de six départements dont le département du Lebialém, avec pour chef-lieu Menji, le département du Kupe-Menengoumba, chef-lieu Bangem, le département de la Manyu, chef-lieu Mamfé, le département de la Meme, chef-lieu Kumba, le département du Ndiang, chef-lieu Mudemba, et le département du Fako avec pour chef-lieu Limbe. C'est ce dernier qui abrite l'arrondissement de Buéa, ville objet des présentes analyses. La région du Sud-ouest se caractérise par une végétation presque toujours verdoyante, résultant d'une pluviométrie presque le long de l'année. Ses principales richesses sont entre autres les plages de sable gris bordant l'océan atlantique et son décor luxuriant à Kumbay, le jardin botanique de Limbe, opérationnel depuis 1895 sous l'initiative des horticulteurs allemands, le zoo de la même ville, le parc national de Korup, le palais du gouverneur allemand Von Puttkamer et bien évidemment le célèbre Mont Cameroun avec son volcan encore en activité qui, haut de ses 4100 m, fait la fierté de ses populations et l'objet d'une ascension sportive par des compétiteurs venant du monde entier

tous les ans, généralement en fin de saison sèche, c'est-à-dire, entre les mois de février et mars.

Au niveau de la répartition administrative, la sous-préfecture de Buéa demeure actuellement la seule administration à rester opérationnelle, la plupart des autres services de ce département administratif ayant déjà fait l'objet d'une dé(re)localisation à Limbé, chef-lieu légitime du département du Fako.

En rapport avec l'alphabétisation, elle était en nette progression avant le déclenchement de la crise anglophone, avec des taux oscillant entre 60 et 75% de jeunes qui avaient accès à l'éducation. Rendu à aujourd'hui, ces taux pourraient être revus à la baisse.

### 3. Aperçu géo-linguistique de la ville de Buéa.

A cause du phénomène généralisé de pauvreté qui sévit au Cameroun se met en branle un exode massif et permanent de populations de diverses origines ethno-linguistiques à la recherche d'une vie meilleure. De même, on l'a déjà dit, plusieurs autres raisons scolaires, professionnelles touristiques, etc. amènent également les personnes à se déplacer pour se rendre dans les villes en général. La ville de Buéa figure parmi ces multiples destinations sollicitées. En effet, faut-il le rappeler, Buéa est une ville estudiantine, abritant l'une des deux universités de tradition anglo-saxonne du pays, de même qu'une multitude d'établissements anglophones et bilingues, de la maternelle au supérieur, en passant par le primaire et le secondaire. De plus, elle est située au pied du Mont Cameroun, l'un des sommets les plus hauts d'Afrique qui est

mis à la disposition des compétiteurs sportifs une fois tous les ans. En même temps, elle est une ville non éloignée du Nigéria dont les populations excellent dans le commerce et les affaires ; sans compter qu'en tant que division administrative du pays, elle accueille aussi des fonctionnaires et non-fonctionnaires qui s'y rendent. Pour ces raisons, la ville de Buéa s'apparente sur le plan linguistique, à l'exemple d'autres grands centres urbains (Yaoundé, Douala, Bafoussam, etc.) à un *babel linguistique* (Tadajeu, 1990), c'est-à-dire un vaste jardin linguistique où fleurissent près d'une triple centaine de langues différentes les unes des autres. Premièrement, on y retrouve les langues étrangères d'origine européenne : l'anglais et le français qui grâce à leur statut prestigieux de langues co-officielles, avec cependant, une nette dominance de l'anglais sur le français, étant donné que l'on se trouve en territoire de natifs anglophones. À côté de ces langues officielles, se trouve le pidgin-english, langue composite de très grande portée qui a ravi le rôle de superstrat, à la langue anglaise. Ceci est d'autant plus vrai qu'en plus d'être super expansive cette langue constitue la langue maternelle d'une tranche importante de la population (Tood, 1983 ; Piebop, 2015a). En même temps, elle dicte son hégémonie dans tous les domaines de l'informel et parfois même certains domaines du formel. Elle rallie toutes les tranches de populations, sans distinction d'origines linguistiques, d'affiliations politiques ou religieuses, intellectuelles, etc. Qui plus est, il existe une intercompréhension qui va au-delà des frontières nationales, avec les populations du Nigéria, du Ghana, de Guinée Équatoriale, etc. (Piebop, 2019) et

même au sein de la diaspora. En dehors du pidgin-english, le mboa ou camfranglais, parler hybride et identitaire provenant de la zone francophone du Cameroun, s'enracine aussi en zone anglophone et à Buéa précisément, sous l'instigation des jeunes en particulier (Piebop, 2016). D'autres langues étrangères comme l'espagnol, le chinois, l'allemand, l'italien occupent également des espaces non négligeables dans la ville de Buéa, du fait de leur présence dans les programmes scolaires de l'enseignement général francophone. Une importante communauté nigériane meuble également la ville de Buéa fructifiant davantage le pidgin-english et les langues nationales nigériane dont le ibo en bonne place.

Le reste du paysage linguistique de la ville de Buéa est occupé par plus d'une centaine de langues camerounaises. Celles-ci sont réparties dans trois des quatre grands phylums linguistiques présents en Afrique, à savoir les phylums afro-asiatique, nilo-saharien et niger-congo-kordofanien.

Dans la mesure où les contacts à Buéa se font sans que cela n'engendre une situation explosive au sein de la communication urbaine, il y a lieu de prétendre que Buéa couvre une cohabitation pacifique, certes facilement vérifiable sur les plans administratif et social, mais moins évident sur le plan linguistique tel que tentera de démontrer la réflexion.

En fait, la guerre des langues est omniprésente et de l'avis de Giacalone Ramat (1983), la cohabitation linguistique est généralement conflictuelle et glottocide. Et si l'on se retrouve de surcroît dans un centre urbain comme Buéa où foisonnent une multitude de langues, alors il y a lieu d'envisager plusieurs scénarios de conflits à des

degrés de complexité divers. Le fait est que les espaces et les langues développent une activité sociologique qui transforme et influence l'environnement, ce qui crée, modifie ou élimine les items en compétition.

A Buéa, la langue la plus compétitive demeure le pidgin-english qui, pour dire les choses de façon honnête, règne en maître dans les domaines informels avec les échanges familiers et courants, le domaine formel étant réservé légalement à l'anglais et au français même si le pidgin-english ne loupe jamais la moindre occasion d'empiéter voire de marquer cet autre territoire qui n'est pas le sien. Autrement dit, l'influence du pidgin-english est tel qu'il constitue une sérieuse menace pour la prospérité des langues officielles, principalement l'anglais, dont elle est souvent considérée comme la variété basse, pour parler en termes de diglossie (Piebop, 2015a).

L'aspect le plus apparent de cette compétition linguistique demeure l'oral dans les fêtes, les deuils, les meetings, les églises, les marchés, les rues et autres lieux de rassemblements populaires, le pidgin-english est préféré aux autres langues, du fait de l'intercompréhension qu'il assure entre les tranches de populations différentes (anglophones, francophones, jeunes, vieux, Camerounais, Nigériens, Ghanéens, Guinéens, etc.)

Le conflit linguistique à Buéa se décode aussi dans les médias. Les quelques journaux qui paraissent sont, en fonction de leur ligne éditoriale, en anglais (*The Post*) (Eub) ou en pidgin-english (faits divers).

La plupart des chaînes de radio et de télé (Bonakanda, Chariot FM, CBS, Revival Gospel, Mediafrik) diffusent en pidgin-english à plus de 80% et le reste du

temps en langues endogènes et en anglais. La chaîne étatique CRTV demeure la seule à promouvoir strictement les langues officielles, avec 40% de français et 60% d'anglais (Piebop, 2020). Conscient de la fragilité de la politique, l'État s'est vu contraint de créer, comme c'est le cas toutes les stations régionales, une chaîne commerciale de proximité, à savoir Mont Cameroon FM où le pidgin-english y est également présent.

En outre, la musique constitue une autre facette du paysage linguistique camerounais. Et là, il apparaît évident que les populations de Buéa affectionnent les musiques chantées en pidgin-english d'abord, puis en anglais, en camfranglais, en français et dans les langues camerounaises et nigériennes. Les chanteurs en pidgin-english comme Ice, Mister Léo, Stanley Enow Blanche Bailly, ou encore ceux des musiques religieuses et mondaines généralement exécutées en anglais, en pidgin-english et dans les langues nationales nigériennes sont également très en vogue. Les chanteurs utilisent fréquemment l'alternance codique français/anglais/pidgin-english/camfranglais/langues camerounaises afin d'élargir leur lectorat (Ebongue, 2014), tout comme le font les Nigériens d'ailleurs avec la combinaison pidgin-english/anglais/langues endogènes.

La majorité des émissions à connotation culturelle accordent la primauté aux chansons en langues camerounaises et principalement celles de la région. On peut relever à ce titre, des chanteurs locaux très promus comme Tata Kingue avec la célèbre danse de bakweris.

Un autre domaine qui enrichit l'écheveau linguistique de la ville de Buéa est la

mémoire historique. Elle participe également à la bataille linguistique. Ceci en tentant de favoriser le maintien de la langue locale dans un environnement devenu hautement plurilingue. Ainsi, observe-t-on avec l'évolution du temps et des hommes, la déformation phonétique de certains noms locaux, les rendant parfois méconnaissables aux yeux de leurs locuteurs natifs. Ainsi en est-il par exemple devenu du toponyme identificateur de la ville de Buéa. Francisé anglicisé en /bueja/ et parfois aussi anglicisé en /boja/ ces nouvelles appellations ont remplacé sa prononciation initiale « gbea », déduite de l'expression « ebe'eya ». On pourrait aussi mentionner l'écriture erronée « Muéa » (Piebop, 2020), tout comme les prononciations /munia/ et /mugna/ qui remplacent celle du toponyme d'origine « Méa ».

L'assimilation linguistique à travers le remplacement des noms locaux par des écritures anglaises atteste aussi de la concurrence à laquelle se livrent les langues. Le toponyme *Mile sixteen*, par exemple, a remplacé le nom local *Bolifambat* tandis que *Dibanda* quant à lui a été substitué par *Mile fourteen*, etc.

À la lumière de ces constats, il y a donc lieu de théoriser que la cohabitation entre les langues en présence à Buéa se fait en défaveur de la ville d'accueil. Théorie que l'étude s'attellera à vérifier davantage.

#### 4. Buéa, ville cosmopolite : diversité linguistique en question

La ville de Buéa est aujourd'hui différente du village qu'elle était à sa création car elle n'a cessé d'évoluer. Au fil du temps et à la faveur des opportunités qu'elle a saisies (institutions scolaires, commerce, affaires,

tourisme, etc) la ville de Buéa s'est développée considérablement et malgré les impacts négatifs de la « crise anglophone », des gratte-ciel ne cessent de pousser au jour le jour lui donnant une véritable allure de ville champignon qui n'a plus rien à voir avec les ruelles poussiéreuses d'autrefois. De même, au groupe ethnique originel autochtone bakweri s'est adjoint des migrants provenant de tous les coins du pays et d'ailleurs. Toutes les aires culturo-linguistiques du pays y sont représentées du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ce qui crée un brassage d'hommes, de cultures et surtout de langues qui alimentent le concept d'« urbanité langagière » et qui d'après Bulot (2004, p. 1), « signifie l'intégration dans le rapport à l'organisation sociocognitive de l'espace de ville non seulement des pratiques linguistiques, mais aussi des pratiques discursives et notamment des attitudes linguistiques et langagières. »

Et dans la mesure où les contacts humains et linguistiques se métamorphosent progressivement et engendrent de nouvelles attitudes et pratiques linguistiques, on pourrait admettre avec Simonin (2008, p. 74) qu'à l'exemple des villes en général, celle de Buéa évolue « dans un contexte socio-historique, selon une morphologie socio-spatiale définie. Elle concrétise une cosmogonie qui constitue, pour les groupes sociaux qui vivent et qui font cette histoire, leur manière propre « d'habiter ce lieu », de se l'approprier, de la transformer. »

Buéa, terre des ancêtres bakweris, se transforme inéluctablement, ceci en perdant et en générant à la fois des valeurs, en inventant des comportements expressifs qui au fur et à mesure peuvent créer une « sociogenèse de l'urbanité langagière »

(Simonin, 2004, p. 73) qui interpelle certains modes communs d'appréhension sociolinguistique et des phénomènes socio-langagiers.

L'urbanité langagière se traduit à Buéa, on l'a dit, par la coexistence d'une multitude de langues. L'être humain se caractérisant par la tendance à la facilité, c'est tout naturellement que le pidgin-english se taille la part du lion dans cette jungle linguistique. En effet, le pidgin-english, explique Piebop(2014), se singularise par son extrême souplesse grammaticale. En plus, il bénéficie au Cameroun du statut de « *no man's language* » (Echu, 2001 ; Piebop, 2015a) car n'étant la langue identitaire (propriété privée) d'aucune des ethnies du terroir. Par conséquent, tous ou presque tous éprouvent une certaine sympathie à la parler sans avoir le sentiment de colonisation ou de dépossession linguistique. Et là, c'est sans compter que sur le plan lexical, c'est un *melting pot* linguistique de l'ensemble des langues nationales camerounaises en général, auxquelles on associe le français, l'anglais, le mboa et d'autres langues étrangères à l'instar le nouchi ivoirien, le lingala congolais, les langues endogènes nigérianes, etc.. Et cerise sur le gâteau, même au sein des populations de Buéa, il fait office de langue maternelle/première pour bon nombres de locuteurs(Tood, 1983 ; Piebop, 2015a).

Ainsi, les langues en contact sur le territoire occupé par la ville de Buéa sont macérées dans le même moule linguistique, tout comme les modes de vie et les cultures d'ailleurs. Ce qui engendre forcément des décoctions linguistiques, fruits des influences réciproques des groupes sociaux en présence. Cela étant, les phénomènes



d'emprunt, de calque, de désémantisation ou de resémantisation apparaissent comme étant désormais des exercices anodins dans cet environnement où le pidgin-english s'en sort au final, le réceptacle gagnant, tel qu'on le verra plus tard.

Et si tant est que le pidgin-english bénéficie d'une grande véhicularité du fait de sa force démographique, tel n'est pas le cas avec les autres langues comme le français et l'anglais qui, malgré les statuts envieux de langue officielle et langues internationales qu'ils revêtent, continuent tant bien que mal de faire face à la pression du pidgin-english dans leurs territoires de fait que sont les campus scolaires, les bureaux administratifs, etc. C'est au point où l'État est obligé de mettre sur pied des stratégies (à l'exemple des pancartes prohibant le pidgin-english dans les écoles, les services publics...) pour dissuader les populations à parler le pidgin-english dans ces lieux. Mais là encore, il semble même dépassé par la situation (Piebop, 2019).

Il est vrai, l'emploi des langues officielles reste moins populaire que celui du pidgin-english à Buéa. Cependant, il reste que les langues nationales passent pour être les grandes perdantes dans cette entreprise, car du fait du nombre parfois limité des locuteurs pour promouvoir chaque langue endogène dans cet espace urbain, elles sont logiquement phagocytées par les langues les plus expansives, comme le pidgin-english, l'anglais, le français ou le mboa, etc. Ce fait justifie alors le précepte de tendance à l'uniformisation linguistique en ville de Calvet (1994, p. 130) sur la sociologie urbaine et qui stipule que « telle une pompe, la ville aspire le multilinguisme pour recracher le monolinguisme ».

Dans ce contexte, les langues camerounaises et étrangères partent défavorisées du fait du manque de locuteurs suffisants pour assurer leur enracinement et leur vulgarisation. Mais la langue la plus à plaindre ici demeure le bakwéri à cause de la diminution de ses locuteurs dans les villes parce qu'obligés pour les moins nantis surtout, de se replier dans les villages ou dans les quartiers nouvellement créés ou des zones de recasement sous l'effet de l'urbanisation. En dépit de la volonté du peu de locuteurs volontaires et motivés qui s'expriment encore dans cette langue, son expansion va s'amenuisant au jour le jour. Cela est d'autant plus vrai qu'au cours des enquêtes préalables menées de janvier à avril 2018 sur un échantillon de 16 familles bakweries de souche et composées au total de 66 personnes, 14 personnes (21.21%), en majorité appartenant aux générations traditionnalistes et X (1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> : parents et grands-parents et arrière-grands-parents), ont dit qu'elles communiquaient en bakwéri. 22 (33.33%) ont dit alterner le pidgin-english, l'anglais et le bakwéri (en majorité des parents), tandis que le reste, soit 30 personnes jeunes (45.45%) ont dit ne pas interagir en bakwéri se contentant du pidgin-english en contexte informel, de l'anglais et de bribes de français en contexte formel.

Par ailleurs, dans l'optique de mieux mesurer le degré d'expansion ou d'extinction des langues nationales ou mineures implantées dans la ville de Buéa, une enquête a été réalisée entre novembre et décembre 2017, à la faveur des enseignements du cours de *Français Fonctionnel*, dont l'enquêteur est l'un des enseignants, auprès d'un public formé de 953 étudiants de l'université de Buéa provenant de diverses régions

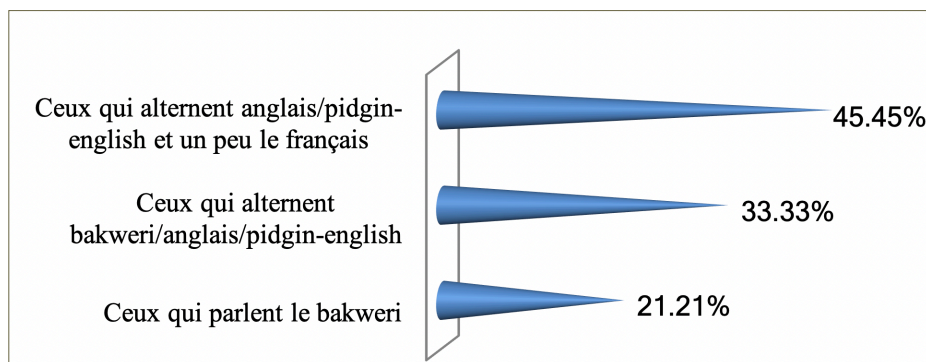
du Cameroun et répartis dans 9 groupes. La L1 renvoyant d'après ces étudiants à « la langue des parents et grands-parents », 11% seulement des répondants ont dit bien la parler. 35% ont dit comprendre et être capables d'exécuter les commissions ou tâches formulées dans la L1. 54% ont dit qu'ils ne parlaient pas leur L1 et qu'ils utilisaient soit le français, l'anglais, le pidgin-en-

glish ou le mboa, selon les cas, pour interagir dans le noyau familial ou en contexte informel tout court. Les résultats de ces enquêtes viennent d'ailleurs vérifier celles menées par Piebop (2018) mettant alors en exergue l'insécurité des langues nationales camerounaises dans leur ensemble.

Graphique de langues parlées au sein des

familles bakweries

Sources : enquêtes de l'étude menées de janvier à avril 2018



Lorsqu'il s'est agi du pidgin-english, la quasi-totalité des étudiants ont déclaré le parler couramment, ce qui peut s'expliquer par le statut identitaire de cette langue qui crée entre les interactants une certaine connivence, tout comme la souplesse extraordinaire et le caractère composite et englobant dont il jouit (Piebop, 2015a). En fait, c'est lui qu'on utilise lorsque l'on veut faire de bonnes affaires dans les marchés surtout, ou alors lorsque le monolinguisme des locuteurs ne leur permet pas de se comprendre mutuellement. En fait, ce n'est ni la langue des francophones, encore moins

celle des anglophones, mais plutôt celle des Camerounais tout court celle qui permet d'échanger également avec les étrangers nigériens, ghanéens, guinéens, diasporiens, etc. Tood (1983, p. 29) avait d'ailleurs déjà attesté de la popularité de cette langue, associé à la fonction de langue maternelle qu'elle assumait chez plusieurs locuteurs en déclarant que : « It [pidgin-english] is widely understood, a shared lingua franca with Cameroon's African neighbours and, while rarely the only mother tongue of a child, is often one of the first languages he hears ».

Ainsi l'application de loi de Zipft, additionnée à l'analyse croisée des différentes données permettent de déduire l'extinction indéniable des langues camerounaises mineures dans la ville de Buéa, ce qui permet par ailleurs de vérifier et d'entériner la véracité des pratiques énoncées par les répondants. Et là, on comprend mieux le cri de détresse que plusieurs chercheurs tels Tadadjeu (1990), Bitja'aKody (2001, 2004) ou Piebop (2018) lançaient déjà au sujet du déclin et de la mort des langues camerounaises non pas seulement à Buéa, mais sur l'ensemble du territoire national, provoquée par de nombreuses raisons telles que les mariages mixtes, la paresse des passeurs de témoins que sont les parents et grands-parents, les nombreuses occupations des parents modernes, le manque d'interlocuteurs, etc.

A ce niveau, on peut noter que les traits multiformes de la ville de Buéa ont enclenché des migrations des peuples issus d'horizons divers. Il s'en suit des métamorphoses socio-culturo-linguistiques qui, en fin de compte, modifient les représentations initiales de leurs locuteurs natifs que sont les Bakweris. Et comme si cela ne suffisait pas, le paroxysme de ce processus est atteint avec l'école à travers le français et l'anglais, porteurs de statuts et de privilèges alléchants, et la vie active dont les influences favorisent et accélèrent l'inhibition des derniers sentiments de fierté linguistique de cette communauté.

Malgré tout, cette région garde un statut sociolinguistique atypique. En fait, à l'opposé de la zone francophone du pays où les langues officielles sont prépondérantes et assument la fonction de superstrat, ces dernières se pratiquent plutôt à une échelle

moyenne à Buéa, passant ainsi la main à une langue hybride, le pidgin-english qui de par ses fonctions véhiculaire, intégratrice, identitaire, voire emblématique jouit d'une étonnante force expansive. Par conséquent, elle est la principale langue dévoreuse, qui enrichit continuellement ses répertoires linguistiques de termes provenant d'autres langues du terroir, qui à ce moment se muent en langues proies. Ainsi se confirme une énième fois la théorie linguistique selon laquelle la ville en particulier « devient glottocide pour langues mineures et expansives pour les langues dominantes » (On-guéné Essono, 2015, p. 82).

## 5. Évolution linguistique de la ville de Buéa

Depuis sa création jusqu'aujourd'hui, le chaudron linguistique de la ville de Buéa, qui n'était alors qu'une forêt propice à la chasse, continue d'évoluer, en s'enrichissant de migrants qui y drainent leur pluralité de langues et cultures. Cette contrée bakwerie s'est agrandie et en quelques décennies a opéré/subi des transformations qui subjugueraient Njia Lifanjie, chasseur qui fonda et nomma cet endroit.

Au fur et à mesure, les espaces vierges se sont vus viabilisés et peuplés par les néo-arrivants, accueillis par les communautés qui les y ont précédés. Ils ont acquis des terrains, créé de nouveaux quartiers « Bwitingui, New Layout, Bulu, Mile 15, Mile 14, Mile 18, Miss Bright, Bomaka-chiefstreet... », la plupart en fonction des regroupements ethniques et y consolidant la pratique de leurs langues d'origine. De la sorte, ces nouveaux sites s'agrandissent et deviennent, en fonction du degré de dynamisme des migrants qui s'y sont installés,

des pôles de développement ou résident les ressortissants d'une même contrée, ethnie ou religion. C'est ainsi que le quartier Muéa se singularise particulièrement s'étant développé rapidement grâce aux investissements des populations bamilékées, c'est-à-dire originaires des *grass-fields* et de la région de l'Ouest Cameroun précisément, dont, du reste, le dynamisme fait l'unanimité dans et au-delà des frontières du pays. Ils excellent en général dans le commerce, les affaires et l'agriculture. Ces peuples en général très mobiles et entrepreneurs sont considérés comme le poumon de l'économie camerounaise, car contribuant considérablement au rayonnement économique du pays, où qu'ils se trouvent. Ce sont des peuples qui sont reliés stéréotypiquement au « Nkap », c'est-à-dire à l'argent, car toujours prêts à s'approprier le moindre radis. De nos jours, ce quartier, qui n'était qu'une forêt autrefois, fait actuellement des envieux. La preuve en est que la crise anglophone a fourni un précieux prétexte aux rebelles ambazoniens d'abord et même à certains jaloux au sein des populations, de faire de ces peuples particuliers les premières cibles de kidnapping, de pillage de biens et de rançonnement. Par ce choix des ethnies bamilékées, les Ambazoniens avaient l'assurance de paiement de rançons qu'ils exigeaient. Ayant alors compris le manège, la plupart des Bamilékés durent s'enfuir de la ville ce qui eut pour effet de réorienter fortuitement les kidnappings vers tout le monde capable de financer leurs actions. Le quartier Buéa-town est également occupé par un nombre considérable de ressortissants des trois régions septentrionales, en majorité des musulmans, tout comme par des migrants nigériens qui

y transfèrent la culture de l'igname qui, pour eux, constitue une véritable industrie.

En fonction de l'impact des populations sur l'environnement et surtout de leurs revenus, on peut distinguer, tel que le rappelle Calvet (2011), plusieurs types d'espaces urbains qui vont des quartiers huppés et cosmopolites comme Clerks'quaters, Bokwango (quartiers résidentiels et administratifs), les quartiers populeux et animés comme Molyko (quartier étudiantin et cosmopolite), les quartiers commerciaux (Clerks'quaters, Mile 17, Muea, etc.).

Un tel degré avancé de cosmopolitisme automatique le plurilinguisme à l'épreuve, mais toujours en défaveur de l'idiome d'accueil, s'il ne bénéficie pas déjà d'une expansion acceptable. Cela se vérifie justement avec lebakweri qui, il n'est pas inutile de le rappeler, se trouve alors en danger d'extinction dans la mesure où le nombre de ses locuteurs devient de plus en plus inférieur à celui des migrants. On peut le noter avec de nouveaux sites qui ont perdu toute leur originalité culturelle et linguistique. Les coutumes locales bakweriescèdent progressivement place à celles des migrants qui prennent d'assaut les marchés et bien d'autres espaces. Grâce à leur supériorité numérique, les migrants, plus nombreux et commercialement plus entreprenants, finissent par établir leur suprématie linguistique sur les populations autochtones en utilisant leurs langues aux côtés de l'incontournable pidgin-english.

En outre, les regroupements ethniques (tontines, associations intra-ethniques...) sont aussi pour les migrants des lieux de valorisation de leurs valeurs culturo-linguistiques et d'atténuation par la même occasion de l'hégémonie du pidgin-english.

sh, mais bien plus encore de l'anglais et du français qu'ils considèrent à ce moment comme les « langues des Blancs ».

On le voit, la ville de Buéa s'est petit à petit érigée en une cité hétérogène hébergeant d'innombrables langues. Cette ville s'affirme alors comme un lieu d'interaction et de brassage culturel de peuples appartenant à des groupes ethniques différents. En effet, ces langues en contact proviennent non seulement des ethnies avoisinantes de Buéa (bagnagui, bakossi, bakundu, balong, issaguele, mungo, mboko), mais également des autres régions du pays (Douala, mundan, peuhl, fêfê'e, mengaka, boulou, éton, bassa, tupuri, musgum, tupuri, éwondo ghomala'a, bafia...) et d'ailleurs, (Nigéria, Ghana, France, Italie, Angleterre, Amérique, Suisse, etc.) Toutes ces langues collaborent avec le bakweri qu'elles menacent, mais surtout avec le pidgin-english qui passe pour être un préalable pour qui veut s'aventurer dans cette ville, ou alors exceller dans l'informel. En effet, presque tout le monde sait parler cette langue à Buéa, voire au Cameroun, même si pour certaines raisons, certaines personnes, les intellectuels surtout, préfèrent l'ignorer (Piebop, 2015a).

Ainsi, la quasi-totalité de la population se trouve dans l'obligation de s'appropriier, mieux se réappropriier, le pidgin-english. Et étant donné que cette langue bénéficie, comme on l'a dit d'une extrême extensibilité, c'est chacun qui la manie au gré de son inspiration. Par conséquent, de nombreuses traces de cette langue transparaissent dans les interactions en d'autres langues. Ainsi en est-il des emprunts, des calques, des mutations de sens, des anagrammes, etc.

Dans le dessein de donner une idée plus nette des interactions linguistiques dans la

ville de Buéa, des données ont été recueillies avec l'accord des populations et très souvent aussi à leur insu, afin d'éviter que celles-ci ne biaisent ces données, à l'idée de se savoir interviewées ou enregistrées par des magnétophones et des téléphones portables. Ces données ont été recueillies au cours des mois de juillet et août 2020 dans les rues, les établissements scolaires, les taxis, les concessions, les marchés et autres lieux de regroupement des populations à Buéa. Parmi les enregistrements, les extraits suivants ont été isolés, afin de témoigner à suffisance de la vitalité expansive du pidgin-english à Buéa.

1. Yesterday, all we go njoka. No man no stay for house. We wan kill yorobonakillam. (Nous sommes tous partis à la fête hier. Personne n'est resté à la maison. Nous nous sommes correctement trémoussés au rythme du yorobo)
2. A get one pikinwé hi di folomasters program. (J'ai un enfant qui fait un master)
3. Ekiéé! You bingraffi man? Na wéti again? You want kill yasista for sika plabankap? (Mince! Tu es un originaire des *grassfields*? Qu'y a-t-il encore? Tu veux tuer ta sœur pour une affaire d'argent?)
4. Rémé namangah. A no fi ndem! A di ya hi moh. (Ma mère, c'est ma femme. Je ne peux la décevoir! Je l'aime)
5. Chineke-me! A say that ya ogah wile ooh! (Dieu du ciel! Cette fille escroc est vraiment impitoyable!)
6. Ya grand-soeur tell me sé you dé na demarchèr now? (Ta grande sœur m'a dit que tu étais devenu démarcheur maintenant. Est-ce vrai?)

7. A beg lancé me. No live me so. Put me en haut too! (S'il te plaît dépanne-moi. Redonne-moi aussi un peu de sourire ?)
8. Kai! massa, livam ! Man pikin no di over get long mop so! (Dis donc, laisse tomber! Un homme n'est pas aussi bavard que toi !)
9. Banaloba! A Never see this kind ntu-du. I bi like sé thé douam na for village. (Dieu du ciel ! peut-on être aussi malchanceux ? On dirait qu'il s'agit d'une malédiction faite au village.)
10. A beg, send mop for dé, they bring ma own **bottle**. (S'il te plaît, ordonne au serveur de m'apporter aussi une bouteille de boisson.)

On peut aisément le constater : des interactions en pidgin émergent de nombreux emprunts linguistiques tels *masters program*, *never get*, (*anglais*), *grand-sœur*, *lancé*, *en haut* (*français*), *kai* (*fulfuldé*), *ékiié* (*éwondo*) *njoka* (*bassa*), *ngah*, *yamoh* (*mboa*), *ndutu*, *banaloba* (*douala*), *chineke-mé*, *ogah* (*igbo*), *nkap* (*ghomala'a*), *yorobo* (*nouchi*). Ces nombreux emprunts témoignent de la vitalité du pidgin-english qui s'enrichit au gré du vouloir des locuteurs et témoignent également de leur sympathie pour cette langue, étant donné les nombreuses libertés qu'elle offre.

Toujours dans cet élan d'expression de liberté linguistique, de nombreux termes gagnent, perdent ou changent de sèmes contre d'autres, comme *démarchèr* (*démarcheur*) (exemple 6) et *bottle* (exemple 10) qui sont désémanés, dans la mesure où le premier réfère à une réalité propre à la ville de Buéa, celle d'entremetteur entre les acheteurs et vendeurs de terrain exclusivement. De même, le mot *bottle* ne désigne pas une

bouteille quelconque, mais précisément une bouteille de bière. On y observe aussi le verlan *réme* (exemple 4) du mot *mère*. Les calques lexicaux et morphosyntaxiques sont également légion dans le pidgin-english, car c'est chaque ethnie qui transpose en pidgin-english les structures de sa langue d'origine, sans que cela gêne en quoi que ce soit l'intercompréhension avec les autres locuteurs. Par conséquent, chacun possède des expressions similaires dans sa langue maternelle. *Kill yorobo* (exemple 1) de l'expression *tuer quelque chose* veut dire exceller dans cette chose. *Lancé me* (exemple 7) tiré de *lancer quelqu'un* signifie *dépanner cette personne, lui donner de l'argent*. *No live me so* qui vient de l'expression endogène: *ne pas laisser quelqu'un comme ça*. Il conserve tout son sens dans l'entendement des Camerounais, car cela veut précisément dire *ne pas laisser quelqu'un bras ballant, sans le moindre sou*. *Put me en haut* (*mettre quelqu'un en haut*), tiré de la même illustration, renvoie à *honorer cette personne*. *No get long mop* (exemple 8), de l'expression *avoir une longue bouche* réfère à être bavard, avoir la grande gueule. *They don tie me for village* (exemple 9), tiré du segment camerounais *attacher quelqu'un au village* signifie malédiction de cette personne reçue au village. Enfin, *send mop for dé* (exemple 10) découle de l'expression *donner/envoyer la bouche* qui veut en réalité *dire passer la commande, commander*.

On le voit les langues camerounaises exercent une grande influence dans le transfert linguistique, ce qui entraîne un renouvellement structurel et lexical sans cesse dynamique et changeant d'un locuteur à un autre, mais qui continue de jouir d'une fidélité dans les échanges communicationnels, car les réalités sociales, psycholinguistiques et sémioculturelles sont semblables. Dans de tels comportements linguistiques,

on peut voir une volonté commune des locuteurs de tous les horizons présents à Buéa, de rejeter les normes et les prescriptions grammaticales du français et de l'anglais vulgarisées dans les écoles. Et lorsque l'on sait que l'une des difficultés rencontrées dans la standardisation du pidgin-english réside dans sa grande docilité qui autorise une infinité d'écritures et de grammaires (Sala, 2009), on peut voir en sa popularité une insurrection organisée contre l'impérialisme linguistique et socio-politique des langues étrangères enseignées à l'école. (Piebop, 2015a).

Malgré les efforts du gouvernement pour mettre cette langue hors course, elle résiste avec la complicité des populations dont la force numérique assure la bonne santé à Buéa. Les langues officielles, malgré leurs statuts privilégiés et leurs avantages, n'ont pas pu offrir à la majorité de la population une sécurité sociale et économique. Beaucoup ploient sous le poids du chômage et de la misère. Raison pour laquelle ces populations préfèrent tenter leur chance avec ce véhiculaire urbain qu'il leur permet d'abord de rester en communion les uns avec les autres, puis d'investir et de prospérer dans le domaine de l'informel. Elles ont opté pour une langue qui promeut en quelques sortes la démocratie linguistique et leur permet de se consoler, de faire ce qu'ils veulent et bien plus encore de se détourner des normes que l'école et la société ont enseignées inutilement.

#### 6. Crise anglophone et conflits linguistiques à Buéa

La section précédente l'a démontré, les hommes évoluent, les langues aussi. Et si l'on suspendait l'étude à ce stade elle

paraîtrait incomplète, sans la prise en compte d'un phénomène ambiant social qui, forcément, impacte les contacts linguistiques à Buéa : la crise anglophone. Celle-ci est déclenchée le 21 novembre 2016 par un mouvement de protestation à caractère identitaire largement suivi par les populations des deux régions anglophones du Nord-Ouest et du Sud-Ouest du Cameroun.

Il s'agit d'une revendication menée d'abord par les avocats, puis par les enseignants d'expression anglaise, afin que soient pris en compte les spécificités de leur sous-système éducationnel et judiciaire. Mais très vite, l'imaginaire commun anglophone surtout en a fait un conflit socio-politique accusant le sous-système francophone de colonisation et d'assimilation socio-culturelle. Tout naturellement, les relations sociales et linguistiques en ont pris un sérieux coup. A Buéa en début d'année 2017, on assistait à des stigmatisations à ciel ouvert, les Anglophones demandant aux Francophones de sang froid de libérer leurs postes, leurs écoles et de rentrer chez eux. L'auteure en a d'ailleurs fait le frais, régulièrement désignée par des expressions péjoratives à l'instar de « that french woman » par les étudiants (Piebop, 2020) et certains autres anglophones au courant de ses origines francophones. Particulièrement au début de cette crise, les francophones étaient vus comme « those from the Republic », histoire pour les natifs anglophones de créer une proxémique témoignant de rapports iréniques entre interlocuteurs. Pendant cette période de début de crise, la réticence des natifs anglophones pour l'apprentissage du français déjà relevée par Piebop (2015b) a sûrement atteint

son summum. Pendant ces moments, il était en effet devenu extrêmement maladroït de parler le français dans les rues et bureaux, les marchés, et surtout dans les taxis de Buéa, de peur d'être lynché par des individus qui développaient alors une xénophobie déclarée, n'hésitant pas à proférer des propos tels : « go for Yaounde di tok that ya french », « No bi La Republic for here !! ». Les rapports entre francophones et anglophones n'avaient jamais été aussi tendus qu'à cette période de début de crise anglophone. Par conséquent, s'exercer à l'anglais ou au pidgin-english était le minimum auquel devait se soumettre tout locuteur non natif anglophone pour espérer se tirer d'affaire. Oui, le pidgin-english surtout, la clef de voûte qui vous fermait les portes de la xénophobie !

Rien n'étant éternel, temps aidant, les rapports verticaux et conflictuels entre le français et l'anglais vont progressivement se déporter sur le plus horizontal à partir de 2018, ceci grâce à des coups de théâtre, mieux des forces ré-équilibrantes pour emprunter à la narratologie, auxquelles les populations tantôt si enclines à la xénophobie ne s'attendaient pas. Il s'agit de l'entrée en jeux des forces insurrectionnelles ambazoniennes qui pillaient tout, réclamant le fédéralisme qui leur permettrait de jouir de leurs richesses naturelles qui ne profitaient jusque-là, d'après eux, qu'au gouvernement de « La Republic », c'est-à-dire aux francophones. Croyant en la force du chantage et à des résultats rapides qu'il engendrerait, les populations natives anglophones vont à l'entame des actions des Ambazoniens adhérer massivement à leur concept. Ils vont alors continuer d'intimider les francophones, leur deman-

dant de rentrer chez eux et de les laisser gérer leur État. Par voie de conséquence les premières victimes de kidnapping, de pillage et de rançonnement seront les francophones et précisément les plus nantis, recrutés généralement au sein des ethnies bamilékées. La plupart des ressortissants francophones durent de ce fait fuir la ville pour se mettre à l'abri, laissant derrière eux les fruits d'efforts éléphantesques de toute une vie, parfois à la grande joie de certains natifs, jaloux, aigris et opportunistes. Pour les courageux décidés à mourir plutôt que d'abandonner autant d'années de labeur acharné, leur stratégie de survie reposait essentiellement sur le camouflage linguistique à travers l'usage du pidgin-english ou de l'anglais en fonction du type, du statut des interlocuteurs et les types d'échange formel ou informel.

Malheureusement, la méthode du chantage au gouvernement étant demeurée infructueuse, la guerre éclair va vite basculer vers la guerre de résistance. Celle-ci nécessitant d'énormes moyens financiers, logistiques et humains, les ravisseurs ambazoniens vont se voir contraints de se rabattre sur leurs homologues anglophones, la plupart de francophones ayant déserté la ville. Les anglophones qui applaudissaient pourtant les actions des Ambazoniens depuis l'entame de la crise en novembre 2016 vont désormais devenir leurs nouvelles cibles à partir de 2018. Certains vont être recrutés pour grossir leurs rangs et remplacer ceux éliminés par les forces armées étatiques. D'autres seront contraints de financer les actions des soldats du maquis. Les bourreaux d'avant étant ainsi transformés en vulgaires proies des ravisseurs vont expérimenter à leur tour le calvaire des franco-



phones et n'auront pas d'autre alternative que de suivre les traces de ces francophones à la recherche de refuge dans « La République » exclusivement, c'est-à-dire, en terre francophone autrefois honnie par eux. Y étant, ils vont rencontrer la sympathie des populations qui vont compatir et leur céder de la place, les aider à se recaser et à prendre un nouveau départ. Les incidences des actions vont immédiatement se répercuter sur les rapports sociolinguistiques super-tendus d'avant à Buéa. La souffrance étant une école de sagesse, les relents de xénophobie accompagnés d'hostilité au français observés jusque-là vont s'estomper graduellement, au point réduire même le degré de réticence à l'apprentissage du français dont se plaignait Piebop (2015b) bien avant le début de cette crise. Les francophones qui y sont retournés ou qui y vont ou y habitent n'ont plus besoin de se cacher derrière le subterfuge linguistique du pidgin-english pour s'exprimer. Mieux encore, ce sont plutôt ces locuteurs anglophones si allergiques au français avant qui multiplient des astuces pour créer la connivence dans les échanges avec leurs homologues francophones. Ils ne loupent plus d'occasion de faire étalage de leurs petites connaissances du français. Même chez ceux n'étant pas capables de soutenir une conversation en français, on observe néanmoins des signes de volonté de retour à de meilleurs sentiments, ce à travers de nombreux emprunts au français dans leurs conversations en anglais ou en pidgin-english. Il n'est plus rare de voir des individus qui par le passé vilipendaient des francophones tenir plutôt des discours laudatifs à leur égard ou alors multiplier des astuces d'invitation à la connivence dans les échanges, ou même exprimer un désir d'apprentissage du français.

Ces exemples, toujours tirés du recueil de données mentionné plus haut, démontrent à souhait cette réalité.

11. Bonjourvoisin/vwasin/. « C'est mon plaisir ! » Naso they di tok for French (Bonjour voisin. « C'est mon plaisir ! » Est-ce ainsi qu'on dit en français ?)
12. A sé di pays déna for all we. (Je dis que ce pays nous appartient à tous.)
13. Je *va* viens à *ton* maison demain. (Je viendrai chez toi demain.)
14. Bon nuit ma brother. (Bonne nuit mon frère.)
15. Tu pars à où ? (Où vas-tu ?)

Malgré les irrégularités apparentes de ces énoncés en langue française produits par des locuteurs de souche anglophone de la ville de Buéa, on y voit une réelle envie de créer une atmosphère euphorique qui n'a rien à voir avec la dysphorie et les tensions rencontrées au début de la crise anglophone, précisément de novembre 2016 jusqu'au début de l'année 2018. Peut-être est-ce le déclic d'un nouveau départ pour l'aventure du français en terre anglophone et à Buéa précisément ? Un scénario de sympathie et de symbiose totale entre le français et l'anglais, tout comme avec les autres langues qui y sont en contact peut-il être envisageable ? Le Cameroun étant une terre de surprise, il serait préférable de ravalier son enthousiasme pour laisser place au temps le dira.

7. Perspectives didactiques et gestion linguistique  
L'État met en œuvre tous les moyens qu'il possède pour promouvoir le français et l'anglais partout au Cameroun, afin de lui

accorder la primauté sur toutes les langues. Pourtant, les réalités sociolinguistiques de la ville de Buéa sont telles qu'il est pratiquement difficile d'y tirer son épingle du jeu si l'on n'a pas la maîtrise du pidgin-english. Cela est d'autant plus vrai que cette langue s'est enracinée et vulgarisée avec une ampleur prodigieuse. Elle est partout présente et tous les efforts de l'État pour la saboter et hâter son extinction et sa mort ont plutôt produit l'effet contraire. Malgré le refus de la classer parmi les langues camerounaises (Tadadjeu, 1990), elle demeure la langue identitaire que la plupart d'enfants des milieux populaires entendent parler et parlent avant leur scolarisation et la seule parlée par certains non scolarisés. Le refus de son insertion dans le système scolaire malgré ses nombreux atouts semble plutôt augmenter sa côte de popularité. Ces faits mettent au goût du jour l'urgence de repenser le statut de cette langue, tout comme celui de son sociolecte frère le mboa d'ailleurs.

Autrement dit, il s'agit d'attribuer des statuts plus louables au pidgin-english. En même temps, l'on gagnerait à accélérer les nombreux travaux déjà initiés à son sujet, ceci dans l'optique de le normaliser et lui accorder un standard plus prestigieux, ce qui permettrait d'uniformiser son système d'écriture, voire son orthographe, de multiplier les ouvrages de grammaire, etc. Et une fois ce préalable atteint, il serait aussi question de le compter au nombre des langues maternelles à enseigner dans nos écoles, étant donné, on l'a martelé tout au long de l'étude, qu'elle constitue la langue maternelle de bon nombre de Camerounais anglophones d'une part et qu'il est reconnu que « celui qui n'a pas appris à raisonner sur la parfaite ordonnance des schèmes

structuraux de la langue maternelle ne saura jamais analyser l'organisation syntaxique de la langue étrangère » (Makouta Mboukou, 1973, p.93). Une façon là de montrer l'importance de langue maternelle dans l'apprentissage d'autres langues. Une importance qui fait l'unanimité au sein de la communauté de chercheurs au rang desquels Nzessé va entériner qu'« un locuteur qui maîtrise l'organisation de sa langue maternelle est suffisamment outillé pour établir la distance nécessaire à la maîtrise d'une langue étrangère » (Nzessé, 2005, pp.174-175). Cela étant, l'apprentissage du français et de l'anglais ne s'en trouveraient que facilités. En même temps, vu les statuts identitaires et emblématiques de cette langue, sa légitimation par l'État consoliderait fortement l'intégration nationale. Ceci en fédérant tous les Camerounais autour d'une langue qui, de par sa structure hétéroclite, permet à chacune des myriades d'ethnies et cultures camerounaises d'y trouver son compte, y compris les langues officielles d'origine étrangère. Il sera alors question de valoriser une langue que même la crise dite anglophone s'avèrera inapte à corrompre parce que ses locuteurs se recruteront non en zone francophone ou anglophone, mais au sein de la population camerounaise tout court, sans distinction aucune. Vue sous cet angle, la problématique d'un parler commun qui depuis quelques décennies alimente les débats au Cameroun ne relèvera plus que de l'histoire, la solution étant toute trouvée. En effet, les parlers hybrides comme le pidgin-english ou même le mboa apparaîtraient comme des solutions propices à cette problématique d'une langue nationale commune. En d'autres termes, la solution du pidgin-english ou du mboa

comme langue nationale constituerait une véritable mine d'or, même pour le français et l'anglais pour lesquels le pouvoir politique est pourtant disposé à les sacrifier.

Appréhendé de la sorte, l'école camerounaise gagnerait à se remettre en question, à être repensée. Et cette fois, ce serait non pour mépriser et renier les parlers composites comme le pidgin-english, mais pour les valoriser aux côtés des autres langues camerounaises à l'école dès les classes maternelles. La production des grammaires viendrait donc, dans une approche contrastive, améliorer l'apprentissage des langues officielles dont les échecs dans l'acquisition ne cessent d'être décriés (PASEC, 2016). Cette orientation sera d'autant plus pertinente que les apprenants feront l'objet d'immersion dans les contextes naturels et culturels auxquels ils sont supposés être accoutumés, ce qui permettra d'établir les équivalences et les différences nécessaires à la réinvention du transfert linguistique et culturel d'une L1 à une L2. La didactique des langues se présentera à ce moment, non pas comme une négation de certaines langues jugées moins importantes ou barbares par l'État glottophage, mais plutôt comme une consolidation de l'acquisition d'autres langues nationales et internationales afin d'en faciliter les manipulations et les utilisations. À Buéa, le rayonnement des langues officielles (français et anglais) actuellement en perte de vitesse dépend de cette donne, car dans un partenariat gagnant-gagnant (Mbondji-Mouelle, 2012) où elles cohabitent avec les langues endogènes, l'issue ne peut être qu'heureuse. Mais pour que cette union fasse vraiment la force, pour paraphraser un proverbe du terroir, il faudrait que d'autres préalables comme les

méthodes didactiques attrayantes, le suivi des implémentations, la formation et le recyclage du personnel et du matériel didactique, etc. soient effectifs. Cela relève de la gestion institutionnelle du bilinguisme langue nationale/langues officielles.

## 8. Conclusion

L'étude s'était donnée pour mission de faire une représentation sociolinguistique de Buéa, une métropole située en zone anglophone du Cameroun, secouée depuis le 21 novembre 2016 par une crise socio-politique dite « crise anglophone ». On peut en retenir qu'à l'instar des autres villes du pays, Buéa, petit village peuplé à son origine de natifs bakweris et répertorié dans la famille linguistique A20, c'est-à-dire celle bantou-ouest, s'est progressivement développée au point de devenir une grande cité. Par conséquent, se sont opérés vers cette ville des migrations qui ont contribué à complexifier son échiquier sociolinguistique. C'est ainsi qu'avec le temps, les forces en présence et surtout avec l'arbitrage partisan de l'État, les autres langues ont supplanté le bakweri dont la plupart des locuteurs se sont retranchés vers les villages où l'homogénéité linguistique n'est pas encore très entamée. Par ailleurs, à la place des langues officielles qui, logiquement auraient dû dicter leurs lois compte tenu de tous les avantages dont les comble l'État, on observe plutôt une expansion du pidgin-english un véhiculaire composite et de ce fait identitaire et fédérateur qui règne, sans partage, sur les autres langues qui y sont en contact. Cela se défend, dans la mesure où cette langue s'assimile, pour toutes ces populations, à un repli identitaire, une sorte de refuge linguistique tutélaire des institutions. Qui plus est, il ap-

paraît surtout comme l'expression unanime de contestation sociale, de la désespérance des populations dont la plupart pourtant volontaires, impulsifs, énergiques, braves, qualifiés, etc. demeurent dans le chômage en dépit de leur potentialités. De la sorte, le pidgin-english devient pour ces populations anglophones et francophones frustrées par la société une langue de ralliement. Cela étant, c'est donc cette langue à la structure très malléable qui s'en sort victorieuse des conflits linguistiques dans la ville de Buéa. Malgré les nouvelles péripéties intervenues au début de la crise anglophone avec la stigmatisation, les frustrations linguistiques exercées sur les locuteurs francophones à Buéa, le pidgin-english a continué de jouer son rôle d'unification, en servant de « langue tampon » ou de camouflage pour les Francophones dont la langue première (le français) était devenue indésirable, car reliée à « La Republic » c'est-à-dire au gouvernement qui siège à Yaoundé et dont le président est un francophone. Heureusement, ce fut une parenthèse qui se referme progressivement avec l'enlèvement de la crise et le retour évolutif des anglophones à de

meilleurs sentiments, eux-mêmes sidérés par les exactions à présent généralisées des insurgés ambazoniens d'une part, et d'autre part l'assistance et le réconfort de leurs frères francophones vers qui ils accourent à présent.

Et vu l'importance capitale du pidgin-english, il mérite de faire l'objet d'une attention particulière de la part des décideurs politiques qui pourraient en faire un objet d'enseignement, au même titre que les autres langues maternelles. Cette action permettrait non seulement de garder le peuple camerounais uni, mais également de favoriser l'enseignement-apprentissage d'autres langues et matières et bien plus, capitaliser tous les autres avantages dont elle est porteuse.

Par ailleurs, partant du cas du bakwéri, langue maternelle des natifs de Buéa, le présent article aurait pu davantage s'appesantir sur l'état de délabrement avancé et généralisé des langues maternelles camerounaises en général, du fait de la menace des langues venues d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, cette autre préoccupation tout aussi cruciale fera sûrement l'objet d'un article futur.

#### References bibliographiques

Alobwede, C. D'epie, (1998). Banning pidgin-english in Cameroon. *English today*, 14: 1-54-60.

Ayafor, M. (2005). Is pidgin facing death or gaining ground in Cameroon. A paper presented at the international conference on language, literature and identity, Yaoundé.

Bitja'a Kody, D. Z. (2004). *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : Approche macrosociolinguistique*. [Thèse de doctorat 3<sup>ème</sup> cycle]. Université de Yaoundé I.

Bitjaa Kody, Z. D. (2001). Émergence et survie des langues nationales au Cameroun. *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*. No. 11/2001. <http://www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm>.

Bulot, T. (2004). Les parlers jeunes et mémoire sociolinguistique. Questionnement de l'urbanité langagière. *Cahiers de sociolinguistique*, 9 : 133-147.

Calvet, J. L. (1994). *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique*. Payot.

Calvet, L. J., (2011). *Les voix de la ville, Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Payot.

- Ebongue, A. E. (2014). Usages et distributions des langues dans la chanson camerounaise. *Synergies Afrique des Grands Lacs*. n° 4 : 23-39.
- Echu, G. (2004). The Language Question in Cameroon. *Linguistik Online*, 18(1). <https://doi.org/10.13092/lo.18.765>
- Giacalone, Ramat, A. (1983). Language shift and language death : a view of Nancy C. Dorian Language death and Susan Gal, Language shift. *Folia Linguistica*. XVII/1. Mouton: 495-508.
- Labov, W. (1976), *La Sociolinguistique*. Minuit. Traduit de l'anglais par Alain Kihm. Collection Le Sens Commun.
- Lafage, S. (2004). Le Lexique français de Côte d'Ivoire : appropriation et créativité. Dans *Le Français en Afrique*. CNRS (Institut de la linguistique française). n°16-17. vol 2. pp 39-60.
- Makouta Mboukou, J. P. (1973). *Le Français en Afrique noire*. Bordas.
- Mbondji-Mouelle, M. M. (2012). Plurilinguisme et partenariat linguistique en didactique du français langue seconde (FLS) au Cameroun. *Syllabus Review*, 3 (1) : 127-152.
- Nzessé, L. (2005). Politique linguistique et éducative au Cameroun et insécurité de la langue français. *Francophonie*. Universidad de Cadiz España, n°014 : 173-187.
- Pandji Kawe G. R., (2011). Usages militants du pidgin-english au Cameroun : forces et faiblesses d'un prescriptivisme identitaire. *Arborescences : revue d'études françaises*, Numéro 1 : mars 2011. <http://id.erudit.org/iderudit/1001946ar> DOI : 10.7202/1001946ar.
- PASEC (2016). *Performance du système éducatif camerounais. Compétences et facteurs de réussite au primaire*. COFEMEN.
- Piebop G. M. C. (2016). Les variétés du camfranglais parlées en zone anglophone au Cameroun : le cas de la ville de Buéa. *Études contrastives, didactique et langues en contact - Enquêtes, pratiques linguistiques et modèles didactiques en Afrique*. Presses Académiques Francophones : 55-79.
- Piebop, G. M. C. (2018). Langues nationales camerounaises et insécurité linguistique. *L'Insécurité linguistique dans les communautés anglophone et francophone du Cameroun*. L'Harmattan : 333-356.
- Piebop, G. M. C. (2019). Problématique des parlers hybrides à l'heure de l'enseignement des langues maternelles au Cameroun. *Revue des Lettres et Sciences Sociales*. Vol. 16. N°3 : 243-261.
- Piebop, G. M. C., (2015a). Vers un Pidgin-English jeune en zone anglophone du Cameroun ? Corela. Disponible sur : <http://corela.revues.org/4132> ; DOI : 10.4000/corela.4132.
- Piebop, G. M. C. (2015b). Réticences des camerounais de culture anglophone à l'apprentissage du français. *L'Enseignement du français en zone anglophone au Cameroun*. Miraclaire Academic publication, in association with Ken scholars publishings-Raytown : 143-164.
- Piebop, G. M. C. (2020). Commission nationale pour la promotion du bilinguisme et du multiculturalisme au Cameroun : un dérivatif ou une aubaine ? *Mashamba, revue de linguistique, littérature et didactique en Afrique des grands lacs*. 1, (1). Disponible sur <https://www.revues.scientifiques.org/mashamba/texte/piebop2020/>
- Sala, B. M. (2009). Writing in Cameroon Pidgin-english : begging the question. *English Today*. Issue 02. Volume 25: 11 – 17.

- Simonin, J. (2008). Les Mots de l'urbain réunionnais. *Cahiers de sociolinguistique*° 13 : 73-91.
- Tabi Manga, J. (2000). Les politiques linguistiques du Cameroun : essai d'aménagement linguistique. Karthala.
- Tadadjeu, M., (s/dir.) (1990). *Le Défi de Babel au Cameroun*. No 53. Collection PROPELCA. Université de Yaoundé.
- Tood, Loreto, (1983). Language option for education in multilingual society: Cameroon. Dans KENNEDY, Chris (ed), *Language planning and language education*. (pp 160-171). London.